

Prologue

Le corbeau

Jude attendait.

Il attendait depuis des lustres. En fait, de toute sa vie, il n'avait jamais rien attendu aussi longtemps que ce moment précis. Loin de subir la situation, il patientait telle l'araignée qui, après des mois de tissage méticuleux, est sur le point de tirer sur ses fils pour former une toile d'une complexité remarquable. Au cours de sa prime enfance, il s'était peut-être retrouvé de force dans un cas de figure plus ou moins similaire, mais Jude refusait d'endosser la faute ou la responsabilité d'événements dont il ne se souvenait pas. Or il se souvenait de presque tout.

À plusieurs reprises au cours de sa vie - qui ne comptait pas encore vingt printemps - Jude, en regardant son reflet dans les yeux d'un autre être humain, y avait vu non un homme, mais une bête. Les autres le considéraient ainsi, il le savait et il partageait leur point de vue. Mais là s'arrêtait la comparaison : ses adversaires voyaient dans la froide précision des actes de Jude et l'indifférence profonde de son regard des signes de son animalité ; Jude ne l'attribuait qu'à une seule chose : il avait conscience que

seule une engeance animale est capable de se débrouiller par elle-même et d'identifier son environnement peu après sa naissance. Si la conscience d'être sépare les hommes des bêtes, la plupart des gens que Jude rencontrait l'ignoraient ou laissaient cette connaissance s'atrophier. Il estimait donc qu'être rangé avec les animaux ne pouvait s'avérer une si mauvaise chose.

Il se rappelait en détail le taudis de l'East End, à Londres, où il avait grandi auprès d'une mère rongée autant par la vodka que par l'oisiveté et d'une ribambelle de pères. Celui qui était resté le plus longtemps, un pêcheur ventripotent du nom de Vaughn, avait été le premier à remarquer que le garçonnet de trois ans prêtait plus d'attention aux pages de journaux humides qu'aux haddocks qu'elles enveloppaient.

- Petit, l'appela-t-il de sa grosse voix, car personne n'avait pris la peine de lui donner un nom. Apporte-moi ce papelard.

Ayant depuis longtemps appris que la moindre hésitation lui valait systématiquement de se faire chauffer les oreilles, le garçon obéit sur le champ et Vaughn lui montra un mot du bout du doigt en le regardant comme s'il attendait quelque chose de lui. Le garçon s'empessa de lire à haute voix : « procession », « royale », « maison », « Guy Fawkes », ainsi que tous les autres mots que son beau-père crasseux pointa du doigt ; il n'avait pas encore compris que sa facilité à lire était un talent inattendu et que, s'il déchiffrait mieux les mots que ses parents, cela ne lui rapporterait non pas des louanges, mais bien des coups.

Jude se rappelait qu'il lui avait demandé de lire le mot « excentricités », et il avait obéi, avant de sentir une douleur cuisante derrière son oreille gauche, puis plus rien. Manifestement, la tolérance de son beau-père pour les mots compliqués s'arrêtait à cinq syllabes.

Après quoi, autant que ses parents pouvaient en juger, le garçon était devenu muet et analphabète - du moins la nuit, lorsqu'ils l'enfermaient dans le recoin derrière l'escalier qui lui faisait office de chambre. Mais le jour, les déchets éparpillés dans les rues de la ville se changeaient pour lui en bibliothèque : des journaux, des magazines, et même quelques pages de livres

qui, après avoir atterri dans l'est de la ville, finissaient forcément dans le caniveau puis dans la cachette du garçon, sous une des lattes du plancher. Ces bribes d'idées couchées sur le papier constituaient sa seule joie, de même que sa petite sœur, née moins d'un an après l'arrivée de Vaughn, incarnait son unique passion. Elle n'avait pas les capacités de son frère, mais elle n'avait heureusement pas non plus hérité de la léthargie inhumaine de leur mère.

À la mi-journée, lorsque Vaughn partait travailler et que leur mère s'effondrait au milieu d'une collection de bouteilles à moitié vides, les deux enfants s'asseyaient dans un coin pour lire des histoires d'un monde qui leur aurait été impossible d'atteindre, fût-il à quelques pâtés de maisons - ce qui, géographiquement parlant, était d'ailleurs le cas mais, pour eux, ce monde se trouvait encore plus loin que le soleil. Lui aimait lire à haute voix, car il adorait sa sœur ; elle aimait l'écouter parce qu'il était son héros. Tous deux prenaient garde à ne jamais se faire surprendre par Vaughn ou leur mère avec leur matériel de lecture. Leurs parents les nourrissaient et les habillaient déjà trop peu pour ne pas les provoquer davantage : souvent, ils ne leur donnaient que du pain rassis et leur faisaient porter des haillons quand ils n'avaient que cela sous la main. Le garçon s'en moquait car, en cachette, il remplaçait leurs maigres rations par des légumes qu'on lui donnait lorsqu'il balayait les perrons des boutiques en bas de la rue. En y repensant, il avait conclu qu'il était sans doute plus simple pour leurs parents de les garder en vie que de les laisser mourir de faim.

Parce qu'il était lui-même rationnel, il partait du principe que c'était là un des traits fondamentaux de la condition humaine ; il pensait également que ses parents étaient humains ; et que donc, en tant qu'humains, ils ne pouvaient qu'être rationnels. Plus tard, il devait découvrir que deux de ces présupposés étaient faux. Lesquels précisément, il n'aurait pu le dire. Peu importait, de toute façon.

Il avait trouvé un livre. Son premier livre complet : Jude l'obscur, de Thomas Hardy. L'écriture était exceptionnelle, les

personnages fascinants, l'histoire racontée avec passion. Mais cet enfant de six ans avait surtout été touché par la scène la plus forte du livre, celle où un petit garçon, qui lui ressemblait beaucoup et qui s'appelait Jude, comme son père, apprenait que lui, ses parents et ses deux petites sœurs allaient être chassés de leur appartement « ... parce qu'ils sont trop nombreux ». Le lendemain matin, lorsque Jude père et sa femme reviennent chez eux après avoir trouvé des emplois qui leur permettront de louer un logement suffisamment grand pour leur famille, un silence glacial les accueille et ils trouvent un mot sur la porte de la chambre : « Parce que nous sommes trop nombreux ». À l'intérieur, se balançant doucement et projetant son ombre sur les corps immobiles de ses sœurs, Jude fils se pend au bout d'une corde attachée au plafond, le chanvre pénétrant profondément dans sa petite gorge pâle.

L'enfant n'avait pas pu aller plus loin dans sa lecture car on lui avait arraché le livre des mains. Il avait été tellement captivé par l'histoire qu'il n'avait pas remarqué que les ombres avaient commencé à s'allonger, ni que Vaughn était rentré couvert d'entrailles de poisson et puant comme à l'accoutumée. L'homme trapu feuilleta le livre avant de baisser les yeux vers la cachette qui était restée ouverte, puis il fixa l'enfant avec un expression qui trahissait à la fois dédain et mépris. Le garçon soutint son regard et, toujours peiné d'avoir perdu son livre, il laissa la brume qui voilait habituellement ses yeux se dissiper, et la conscience absolue qu'il possédait y étincela de tous ses feux. Vaughn y vit une intelligence qui dépassait la sienne, et il comprit que l'enfant le savait lui aussi. Il frappa son beau-fils au visage, mais le garçon ne fit que secouer la tête sans le quitter des yeux, du sang dégoulinant aux coins de ses lèvres. Le second coup ne suscita pas plus grande réaction, ni le quatrième, ni le huitième. Tandis que l'homme enragé cherchait une arme, un moyen d'arracher à ce garçon un cri de peur ou de douleur, ils entendirent soudain du bruit dans la pièce contiguë.

La sœur, endormie sous la table de la cuisine, ne se réveilla pas assez vite pour voir la lueur mauvaise dans les yeux de son

père, ni l'expression alarmée de son frère. Ce ne fut que lorsque Vaughn l'eut prise violemment par le bras avant de la tirer jusqu'à la porte qu'elle se mit à crier - plainte aiguë et déchirante. Oubliant sa fierté, le garçon supplia, implora son beau-père de ne pas faire ce qu'il avait en tête, quoi que ce fût.

Des années plus tard, il se rappellerait s'être demandé si la nature irrévocable de l'intention de son beau-père était un trait humain ou animal - même si la question n'avait plus jamais eu besoin d'être soulevée, du moins jamais d'une façon qui l'ait obligé à chercher une réponse.

Après avoir traîné les enfants à travers les rues fangeuses qui menaient aux docks, Vaughn les poussa dans une petite coque de noix, l'air à la fois insouciant et préoccupé. Il largua l'amarre et commença à ramer vers les brumes crépusculaires. Le garçonnet avait perdu toute notion du temps, le brouillard ayant effacé le moindre repère. Parfois, l'homme regardait par-dessus son épaule avec un rictus mauvais, pendant que la fillette arborait l'expression d'un animal traqué qui sait qu'on vient de lui donner le coup de grâce mais qui attend encore l'impact. Le visage du garçon était impassible ; il se contentait d'attendre, comme s'il économisait ses émotions en vue de les libérer toutes ensemble, tel un coup de tonnerre saluant un événement qui n'avait pas encore eu lieu mais qui se profilait à l'horizon.

Une heure plus tard, quand l'embarcation revint aux docks, l'homme était seul à bord.

Lorsqu'il rentra chez lui, sa femme ne lui demanda pas ce qu'il avait fait des enfants, d'ailleurs elle ne s'en souciait guère. Il avait rapporté une bouteille pleine de vodka qu'ils vidèrent en un rien de temps. Lorsque la petite silhouette tremblotante pénétra dans la pièce à pas feutrés puis se figea pour contempler la scène, ils n'étaient pas sortis de leur léthargie éthylique.

Les vêtements trempés et couverts d'algues, il resta des heures, immobile, à regarder ceux qui auraient dû lui apporter tout ce dont un enfant a besoin pour affronter le monde extérieur, et il comprit peu à peu qu'il ne pouvait rien attendre de tel de leur part, ni maintenant, ni jamais.

Il eut bien du mal à y arriver (c'était là le deuxième plus grand effort de sa courte vie) mais une fois qu'il eut terminé, les deux êtres qu'il appelait jadis ses parents pendaient au bout de cordes accrochées aux lampes du plafond - maintenant privés de sang, d'air et de vie, et de tout ce qu'ils possédaient, excepté leur âme, puisqu'ils en étaient dépourvus. Oscillant ainsi à trente centimètres du sol, ils arboraient la même expression que lorsqu'ils étaient vautrés sur le canapé. En fait, cet acte ressemblait moins à un meurtre qu'à une corvée ménagère. À l'évidence, la nuit n'aurait pu se conclure d'une autre manière. Il ne laissa pas de mot, c'eut été inutile.

Le lendemain matin, le garçon quitta l'appartement sans un regard en arrière. Il comprit alors qu'il était Jude, et il devint pleinement lui-même.

Jude était assis sur un banc, jambes croisées, pratiquement au milieu du parc qui faisait face au Festspielhaus - le Palais des festivals de Bayreuth. La pluie d'automne de la nuit précédente avait laissé un parfum agréable dans l'air et l'humidité semblait adoucir les contours des choses : les gens qui longeaient la construction massive en bois et en brique semblaient flous, comme si la mise au point avait été mal faite. Parmi les dizaines de personnes dans le parc, les centaines à l'intérieur du bâtiment, les milliers autour de lui dans la ville, les millions qui foulaient le continent et les milliards qui peuplaient la planète, seul Jude savait que le flou n'était pas une illusion causée par la pluie. Peu importait, le monde allait très bientôt retrouver sa netteté.

Il n'avait pas besoin de consulter sa montre pour savoir qu'il ne restait que quelques minutes avant le début du chaos. Il se demanda combien de temps il faudrait au public pour comprendre ce qui se passait sur scène - il corrigea sa pensée - pour comprendre ce qui semblait se passer sur scène. Ce qui n'avait rien à voir avec ce qui était censé s'y passer et encore

moins avec ce qui s'y passait réellement. Soudain, dans un timing parfait, quelques cris disparates s'échappèrent des portes du Festspielhaus : probablement des passionnés, ou peut-être les directeurs du festival. Ils seraient les premiers à se rendre compte que l'opéra ne se déroulait pas exactement comme prévu. Dans quelques instants.

Jude se dit qu'il faudrait veiller à ce que Van Hassel, qui était à New York, reçoive une dépêche relatant l'incident. Après tout, un jeu sans adversaire n'en était pas vraiment un. De plus, si le journaliste zen (le seul autre survivant qui pouvait revendiquer un tel titre, et ce même si cette étiquette semblait bien insipide) trouvait une information qui avait échappé à Jude, ce dernier pourrait facilement la récupérer et s'en servir à son avantage. De toute façon, le journaliste se trouvait déjà impliqué, et il était peut-être même le catalyseur de tout ce processus (Jude devait bien le reconnaître, même à contre-cœur). Plus important encore, Van Hassel avait commis une énorme erreur. Il avait raté l'élément le plus important. Et, dans un jeu où les mises étaient si élevées, un tel faux pas ne pouvait signifier qu'une chose : la défaite du journaliste, et la victoire de Jude.

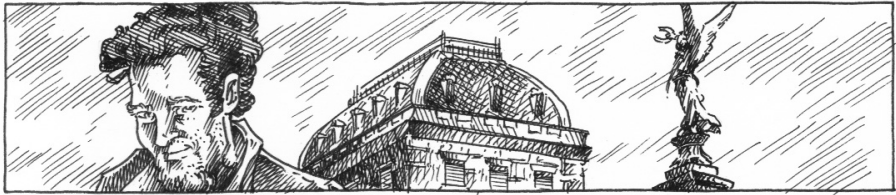
Jude glissa la main dans la poche de son coupe-vent et sentit le contact rassurant de l'article de presse froissé, qui datait maintenant de plus de six mois. Il s'émerveilla à l'idée qu'un gravier - poussé dans la bonne direction - puisse vraiment déclencher une avalanche. Qui aurait pu imaginer que la lecture d'un article d'un quart de page relatant un meurtre mystérieux à Silvertown, dans l'état de New York, déclencherait une série d'événements qui provoqueraient un autre meurtre, ici, dans la ville bavaroise de Bayreuth, à l'autre bout du monde ? Qui aurait pu imaginer que, alors que des millions de personnes mouraient chaque jour sans que la terre s'arrête de tourner, la simple coordination (enfin, pas si simple) de la mort d'un homme au bon endroit, au bon moment et dans les bonnes conditions pourrait... quoi ? Ralentir la rotation de la planète ? La faire tourner dans l'autre sens ? Impossible de le savoir avec certitude ; il n'y avait plus qu'à attendre et laisser les événements se dérouler

comme il l'avait prévu. Et pour Jude, l'attente n'était pas un problème.

Le fil de ses pensées se brisa lorsque les cris provenant du Festspielhaus redoublèrent et que les festivaliers fuirent en masse le bâtiment. Tout aussi soudainement, son champ de vision tremblota avant de redevenir net par intermittence, dans une étrange clarté. Il était temps d'y aller.

Jude remit la coupure de presse dans sa poche et se leva, ignorant la cacophonie de la foule horrifiée qui pensait avoir été témoin d'un assassinat. Ce qui était à moitié vrai. Mais la petite mort - inévitable - qui venait d'avoir lieu à l'intérieur du Palais des festivals ne constituait qu'un début. Quand le rideau tomberait, le monde entier périrait dans un maelström de glace et de feu ; et, lorsque le chaos inéluctable prendrait fin, un monde nouveau naîtrait des cendres de l'ancien. En hériteraient ceux qui auraient la chance d'en réchapper, qui seraient assez forts pour survivre, assez patients pour s'imposer.

Un petit sourire sur les lèvres, Jude monta rapidement les marches du Festspielhaus, ouvrit la porte et entra.



Chapitre I

L'universitaire

Question journées inhabituelles, Michael Langbein avait déjà donné. Pourtant, ce jour précis du printemps avait battu tous les records, même à l'aune de la série d'événements étranges de cette étrange semaine, dont chaque jour aurait pu prétendre accéder au panthéon des journées bizarres professionnelles, sans passer par la case amateur, même de niveau olympique.

Lundi, il s'était extirpé de son lit pour aller chercher son journal - livré sur son perron comme tous les matins - et avait découvert qu'un quart de la page trois avait été soigneusement découpé. En jetant un œil à l'exemplaire de sa voisine, il avait tout juste eu le temps de voir qu'elle avait été victime du même vandale avant qu'elle ne l'accuse de vouloir lui voler son journal. Pour finir, malgré toutes ses protestations, il s'était pris un coup de parapluie sur la tête.

Au cours de la journée, il avait constaté que le trou dans sa lecture du matin n'était pas un incident isolé : tous les journaux, que ce soit dans les kiosques ou les cafés entre son appartement et l'université, s'étaient vus amputés d'un quart de page : page

trois dans les journaux allemands, page sept dans les anglais, page douze dans les français, page vingt-trois dans les américains et en première page de l'Ontario Daily Sun, qui l'attendait dans son casier du bureau et auquel il s'était abonné parce que sa fille travaillait occasionnellement pour ce journal en tant que photographe indépendante. Il espérait que l'article manquant n'était pas un des siens : il y avait plus de dix ans qu'ils ne se parlaient plus, et il attendait impatiemment chaque petit contact partiel que lui procurait la vie professionnelle de sa fille.

Mardi, vingt-huit étudiants de différents départements de l'université de Vienne (où Michael était le Professeur invité en Littérature ancienne et Études historiques) avaient été découverts en train de s'essayer à la trépanation. Autrement dit, ils se perçaient des trous dans le crâne. Apparemment, quelqu'un leur avait mis en tête (sans mauvais jeu de mots) une ancienne croyance selon laquelle on pouvait débloquer sa conscience en se perforant le crâne, ce qui leur serait une aide précieuse pour leurs études. Les professeurs ne l'entendirent pas de cette oreille, tout comme la police qui les arrêta tous, avant de devoir les relâcher puisque aucune loi interdisant cette pratique macabre n'avait pu être invoquée.

De suite, les trépanés tout juste libérés improvisèrent une manifestation pour célébrer les droits des étudiants, pendant laquelle plus de soixante-dix autres jeunes, qui ne voulaient apparemment pas passer à côté du dernier truc à la mode, se perforèrent rapidement des trous dans le crâne.

Mercredi, on avait trouvé treize corps à différents endroits de la fac, des victimes de ce qui semblait être des tentatives de trépanations ratées.

Jeudi, complètement par hasard, un assistant administratif du département Sciences de l'Économie et de l'Information avait été surpris en train d'enfoncer à coups de marteau une fine barre d'acier dans le crâne d'un élève qui regagnait sa classe en courant. L'employé, pour le moins furieux et enragé, avait été arrêté, à la suite de quoi on avait découvert qu'il avait toujours nourri l'ambition de devenir tueur en série et qu'il avait trouvé

dans la nouvelle fascination des étudiants pour la trépanation l'occasion parfaite d'élargir ses horizons. En attendant les conclusions de l'enquête officielle, on lui avait suspendu son salaire.

Vendredi, deux des directeurs du département de Théologie catholique s'étaient retrouvés en transe, habités par les esprits de deux mages âgés de vingt mille ans qui prétendaient avoir vécu en Atlantide. Ils commencèrent à se quereller, à la suite de quoi l'un des mages s'était séparé de son hôte pour prendre possession du Vice-Président qui dirigeait le département de Théologie protestante. Le Vice-Président-Mage déclara alors la guerre aux catholiques et, pendant quelques heures tendues, tout le monde craignit une guerre civile sur le campus, jusqu'à ce qu'un troisième Mage atlante s'empare du corps d'un des professeurs de Sciences sociales et menace d'impliquer les Mormons, ce qui eut pour effet de mettre fin au conflit en quelques minutes à peine.

Samedi matin, tous les objets de l'appartement de Michael s'étaient décalés d'un millimètre et demi vers la gauche, et il avait passé le reste de la journée à faire la poussière et à tout remettre en place.

Dimanche, tout s'était redécalé vers la droite, et il suspecta que ce n'était pas là l'image inversée de l'événement de la veille, mais que le premier incident s'était simplement annulé. La première fois, les traces dans la poussière l'avaient averti du mouvement. La deuxième, il l'avait vu de ses yeux alors qu'il remplaçait sa tasse de thé dans la soucoupe. La mare en résultant avait laissé une grosse tache sur l'épaisse moquette, tache qui, vue de l'entrée, ressemblait à une vache, ou bien à un gros chien avec un problème de prostate.

Éprouvant subitement le besoin de parler à sa fille, qui vivait chez les beaux-parents de Michael, il avait décidé de l'appeler. Une brève conversation, tendue comme à l'accoutumée, avec sa belle-mère lui permit de découvrir que sa fille avait soudain décidé de partir s'installer aux États-Unis. Michael avait balancé le téléphone par la fenêtre puis était allé se coucher.

Et maintenant, on était de nouveau lundi. Apparemment (quoique de façon moins évidente), la bizarrerie de la semaine passée jouait les prolongations. Ses cours de la journée s'étaient passés sans incident mais, en arrivant chez lui, il avait trouvé sur son bureau, parmi la jungle de papiers blanc-cassé qui envahissait son espace de travail, une petite enveloppe couleur prune adressée simplement au « Professeur Langbein », sans autres précisions ni adresse d'expéditeur. Michael posa sa mallette trop chargée derrière la porte, rangea ses clefs dans sa poche et prit l'étrange papier entre ses mains. Il retourna l'enveloppe, glissa un ongle sous le bord et l'ouvrit sur la longueur. Il ne trouva à l'intérieur qu'un simple carton de la même couleur prune, plié en deux. Il le déplia et commença à lire le bref message qui y était noté.

Professeur Langbein,

Une affaire de la plus haute importance, à la fois académique et historique, nécessite votre avis et vos conseils. Si vous voulez bien avoir la gentillesse d'assister à ma performance de ce soir (ticket ci-joint), je vous verrai ensuite pour vous présenter la situation, après quoi vous serez libre de partir quand bon vous semblera.

La signature était un gribouillis indéchiffrable et ni le carton ni l'enveloppe ne portait le moindre indice susceptible de l'aider à identifier son correspondant. Michael ricana et jeta le tout dans un coin avant de regarder le ticket. Il était orange, comme ceux qu'on achète par rouleau de cinq cents, qu'on distribue dans des fêtes de bienfaisance et grâce auxquels les participants à la tombola peuvent gagner une série d'objets dont personne ne voudrait en temps normal. Au verso étaient gribouillés les mots « Rutland & Burlington's - Lundi, 20h30 ».

Il connaissait cet endroit ; il s'agissait d'un club, à quelques pâtés de maisons de chez lui, qui était devenu assez coté chez les étudiants. Quoi qu'il en soit, il avait des affaires bien plus

sérieuses qui l'attendaient, et il n'avait pas de temps à perdre avec cette invitation mystérieuse qui ne visait vraisemblablement qu'à l'attirer vers une vente de formule de vacances en timeshare.

Sur son bureau, sous l'invitation, se trouvait une enveloppe peu épaisse en papier luxueux qui portait le sceau de l'université et l'adresse du bureau du Président. Michael soupira et saisit l'enveloppe en se laissant tomber dans le vieux fauteuil trop rembourré placé face aux fenêtres. Des courriers aussi courts envoyés par des universités n'apportaient jamais de bonnes nouvelles. Si on était étudiant et qu'on attendait un dossier d'admission bien épais, la simple lettre commençait par « Nous vous remercions de votre candidature, mais... », suivi d'une succession de mensonges mielleux visant à vous convaincre qu'une autre école serait plus qu'heureuse de vous accueillir, alors que trois lignes plus haut ils déclaraient qu'à leurs yeux vous ne valiez guère mieux qu'une chiure de mouche. Adressée à un professeur, une enveloppe si fine ne pouvait contenir que deux choses : un chèque, ce qui n'était pas le cas puisqu'il avait reçu sa paie le jeudi précédent ; ou une mauvaise nouvelle que personne n'avait voulu lui dire en face, mais qui était trop bénigne pour lui être annoncée par un comité administratif.

Michael se gratta le nez avec le coin de l'enveloppe avant de l'éventrer et de sortir la lettre.

Cher Professeur Langbein,

Bien qu'ayant grandement apprécié votre contribution aux programmes de l'Université, nous avons le regret de vous informer que...

S'ensuivait une proposition de rendez-vous avec le Président, deux Vice-Présidents, le Directeur administratif et trois professeurs membres du Conseil scientifique, durant lequel il devrait défendre la poursuite du financement de son département ; en lisant ces mots Michael sauta au plafond : non

seulement il devait sauver son job, mais il devait aussi assurer le futur de tout le département !

Chiottes, pensa Michael. J'aurais dû écouter ma mère et me faire comptable.

Michael Langbein était grand, le genre d'homme qu'on pouvait qualifier d'échalas sans avoir l'air de l'insulter, et était assez baraqué pour que personne n'ose l'appeler échalas en face, même s'il n'était pas du genre à se vexer. Son visage, rasé de frais, semblait agréable et ses cheveux châtain bouclés formaient une imposante crinière. Autre caractéristique : son habitude de se déplacer partout en vélo. Attendu qu'il pouvait faire en une journée une boucle de trois cent vingt kilomètres et rentrer assez tôt pour prendre le temps de dîner avant d'aller assister à une conférence, là encore, personne n'osait se moquer de lui.

Il avait passé l'essentiel de sa carrière à enseigner la philosophie au lycée mais, même si cette période de sa vie avait été enrichissante, l'enseignement dans le secondaire ne pouvait prétendre rivaliser avec le supérieur : l'Université de Vienne lui avait apporté des échanges professeur-étudiants jusque là insoupçonnés, l'opportunité de faire du travail de terrain et d'en publier les résultats. Son titre officiel - qu'il avait improvisé le jour où on lui avait demandé pour quel département il posait sa candidature, département qui n'existait d'ailleurs pas encore - était « Professeur invité en Littérature ancienne et Études historiques », mais personne ne l'utilisait. Michael n'ayant jamais vraiment adoré les formalités, ses étudiants l'appelaient par son prénom, voire « Longue-jambes » pour ceux dont il était le plus proche.

L'Université, la plus ancienne du monde germanophone, se divisait en huit dominantes, atomisées en cent soixante-douze départements. La raison pour laquelle la réunion proposée réunissait davantage d'agents administratifs que ne le voulait

habituellement une telle occasion tenait au fait que, à l'exception des départements de Sciences naturelles et de Médecine, Michael avait réussi en trois ans à demander plus de fournitures et à dépenser plus que tous les autres départements de l'institution.

Le département de Littérature ancienne et Études historiques (nommé ainsi par défaut) avait tendance à consacrer son budget à l'acquisition de manuscrits anciens... mais vraiment, vraiment anciens. Il ne s'agissait pas là de simples romans victoriens âgés et fragiles qu'on aurait pu acheter à la douzaine aux enchères, mais bien d'ouvrages trouvés à force de recherches et de travaux de terrain à côté desquels les équipées d'Indiana Jones ressemblaient à des promenades de santé : il est ici question de documents s'apparentant à la liste de courses de Noé ou aux plans de zonage de la tour de Babel ; à l'évidence, ce genre de trésors devait être « exporté » (comprendre : « sorti en contrebande ») de pays gouvernés par la loi martiale et en échange de sommes qui frôlaient le PIB d'un pays du Tiers-Monde de taille moyenne.

Le principal problème avec des acquisitions de ce type : elles tombaient sous la juridiction de la Recherche fondamentale. Ce qui n'aurait pas été grave en soi si les sommes en jeu n'avaient pas compté sept chiffres. Au mieux, on aurait pu les justifier en les rattachant à la Recherche spécialisée, mais ce budget était encore plus limité. S'il voulait vraiment défendre la poursuite du financement de son département, Michael devrait au moins prouver que ces acquisitions allaient aider la Recherche appliquée ou, encore mieux, qu'elles pourraient servir à d'autres départements en Recherche transdisciplinaire. Malheureusement, il n'avait aucune idée sur la façon de s'y prendre.

Il avait déjà reçu nombre de mises en garde et de circulaires, qui ressemblaient à des réprimandes formelles, l'invitant à mesurer ses dépenses aux frais de la princesse. Mais il supposait que c'était l'affaire du Document d'Æthelbert qui avait fait déborder le vase.

Æthelbert avait été roi du Kent pendant la première moitié de la septième décennie du neuvième siècle, succédant à son père qui n'avait lui non plus pas eu de chance avec les noms puisqu'il s'appelait Æthebald, et son propre grand-père, Æthewulf (c'est triste mais, comme c'est souvent le cas des enfants aux noms malheureux, Æthelbert se sentit obligé d'infliger la torture patriarcale à son propre fils, qu'il nomma Æthelred. Néanmoins, ce dernier ne voulut rien entendre et alla à l'encontre de la tradition familiale en appelant son héritier Alfred).

Ce que Michael désignait comme le Document d'Æthelbert était en fait un rouleau de vélin découvert à Chypre, dans les ruines d'une mosquée. Selon les conjectures de l'équipe archéologique en charge des fouilles, le document avait été apporté dans l'île environ trois siècles après Æthelbert, quelques années à peine avant la Troisième croisade. Ce que les historiens avaient beaucoup de mal à avaler, et en particulier les Anglais, c'est que, selon des fragments d'autres documents trouvés sur le site et des recoupements de faits historiques, le rouleau avait été abandonné à Chypre délibérément et par Richard Cœur-de-Lion en personne.

La raison de l'outrage des chercheurs fut établie lors d'un colloque à Vienne organisé par Michael, peu après la découverte du document et son acquisition subséquente. La traduction révéla qu'il évoquait le lignage et les détails biographiques d'une figure quasi historique qui incarnait pour ainsi dire l'archétype littéraire de la royauté anglaise : Arthur Pendragon - Arthur, roi de Camelot. Il va sans dire que ces révélations étaient peu flatteuses. Selon l'auteur du document (resté anonyme, mais il donnait des informations permettant de le dater du milieu du IX^e siècle, d'où le surnom de Document d'Æthelbert), Pendragon avait bel et bien réuni un groupe d'hommes à Camelot, mais ses motivations, loin d'être chevaleresques s'avérèrent des plus répugnantes. Il décrivait également une relation bien différente avec le chevalier que l'on connaît sous le nom de Lancelot du Lac. De même, il mentionnait une personne qui aurait pu être une version très romancée de Guenièvre, mais comme les passages

suivants traitaient de la façon dont les chevaliers la firent rôtir avant de la manger, son cas ne fut que brièvement discuté.

Le fait que Richard ait voulu cacher le rouleau si loin des côtes d'Angleterre tendait à prêter foi aux informations contenues dans le document : le roi au Cœur-de-Lion était lui aussi historien et n'aurait pas pu détruire un tel document, et particulièrement s'il croyait en son authenticité. C'est ainsi qu'il l'abandonna à Chypre, nouvelle place-forte prise aux Musulmans, et qu'il négocia un droit de passage jusqu'à Jérusalem le long d'une voie côtière, ce qui devait éviter pour toujours aux Anglais, qu'ils soient chercheurs ou autres, d'avoir un jour besoin de se rendre à Chypre.

S'il ne s'était agi que de la longue déconstruction d'un mythe fondateur chéri de tous, les chercheurs anglais auraient peut-être pardonné à Michael d'avoir révélé cette histoire au monde entier. Mais voilà, en véritable gentleman, il les avait d'abord consultés en privé, ce qu'ils ne purent tolérer.

Ils avaient déclaré que le document était un faux et l'avaient rejeté sans faire le moindre test scientifique, ni examiner le rapport des fouilles, ni même traduire le texte dans son entier.

À la suite de quoi Michael avait apporté le rouleau à des chercheurs danois qui se moquaient bien de savoir à qui appartenait l'oreiller que le roi Arthur mordait la nuit, et qui procédèrent à une batterie d'examens chimiques, étudièrent trois rapports de fouilles différents et demandèrent une traduction complète - après quoi ils avaient déclaré que le document était authentique.

Les Anglais étaient furieux et, par association, les Français aussi.

La Turquie et la Grèce, qui gouvernent chacun une partie de Chypre, exigèrent l'extradition de la personne qui avait dérobé le document, jusqu'à ce que l'on découvre qu'un grouilleux du gouvernement turc avait autorisé l'exportation de papiers en échange de trois minutes seul à seul dans un placard à balais avec une des assistantes de l'équipe d'archéologues.

Aux États-Unis, la compagnie Turner Classic Movie avait

ressorti l'adaptation cinématographique de la comédie musicale « Camelot », et les ventes avaient rapidement dépassé celles de Titanic et de tous les volets de La Guerre des Étoiles réunis. Mais un mini scandale avait éclaté lorsque les producteurs de ces films avaient contesté les chiffres et que l'on avait découvert que quatre-vingt dix pour cent des vidéos avaient été achetées puis détruites par des représentants du parlement britannique et du Prince de Galles.

À Vienne, il y avait eu une explosion terrible : le bruit de la tête du Directeur administratif de l'université qui avait éclaté quand la facture totale de toute cette mascarade était arrivée sur son bureau, envoyée par le département Littérature ancienne et Études historiques. En tout, le financement de huit mois de fouilles archéologiques à Chypre, l'organisation de l'exportation à la limite de la légalité de documents, la mobilisation d'un laboratoire d'analyses danois pendant trois semaines et l'organisation d'un colloque international se montèrent à trois millions et douze dollars (les douze dollars devaient être imputés aux Anglais, qui avaient renvoyé le document à Vienne en port dû).

S'en étaient suivies des déclarations et des excuses officielles, ainsi que toutes les rodomontades diplomatiques que la situation exigeait, mais le résultat de toute cette mascarade fut que l'Université de Vienne avait en sa possession un document hors de prix, probablement authentique et complètement scandaleux, qui embarrassait au plus au point le seul pays qui aurait pu limiter les coûts en le déclarant digne d'être étudié.

Pendant le colloque, le Document d'Æthelbert avait été consigné dans un coffre-fort situé dans la section réservée aux chercheurs de la bibliothèque de l'université. Puis, au cours du mois qui s'était écoulé depuis, la clef fut perdue et, la semaine précédente, le coffre-fort tout entier avait disparu. Voilà pourquoi, en toute honnêteté, Michael n'était guère surpris de recevoir une telle lettre.

Si Michael avait baptisé l'objet qui devait provoquer sa

bérézina personnelle du nom d'un roi saxon, il le devait à la complétion d'un cycle qui courait sur de nombreuses années. Il était né en Saxe, à Dresde. Il aimait à penser que sa ville était le centre de l'univers, bien que n'importe quel habitant de plus de trente ans aurait admis que l'âge d'or de Dresde, révolu depuis des lustres, remontait au début du XVIII^e siècle, lorsque la Saxe contrôlait également le gros de la Pologne. D'accord, la ville recelait de nombreux trésors, tant artistiques qu'architecturaux. Mais on pouvait en dire autant de Budapest, Prague et d'une demi-douzaine d'autres villes de cette région de l'Europe. Jadis, dans sa jeunesse, il avait fait une randonnée le long de l'Elbe, jusqu'à la mer du Nord, et était arrivé à la conclusion qu'il n'y avait pas meilleur endroit que Dresde pour s'établir. Mais c'était avant Vienne. Avant Elena.

Ils s'étaient rencontrés à Vienne, lorsque la famille de Michael était venue s'y installer. Mais ses études l'avaient ensuite entraîné malgré lui à Oxford. Il lui avait écrit quelque temps, puis les réponses d'Elena avaient fini par s'espacer avant de cesser pour de bon. Lorsqu'il était parvenu à revenir à Vienne, il la trouva mariée à un autre. Peu de temps après, il apprit qu'elle était enceinte.

La nuit où la fille d'Elena avait vu le jour, Michael avait saisi l'occasion de récupérer la vie qu'il avait perdue : ce soir-là, le mari d'Elena avait disparu de Vienne, inexplicablement, et resta introuvable, parti pour de bon. Quelques mois plus tard, Michael Langbein avait épousé Elena Strougatski.

Ils partirent s'installer à Oxford le temps que Michael termine son cursus, puis ils revinrent définitivement à Vienne où il commença à enseigner la philosophie au lycée. Quand ils eurent suffisamment épargné, ils emménagèrent dans une villa ancienne de trois cent ans située dans les bois pittoresques de la banlieue nord de Vienne - le Wienerwald. Ils n'entendirent plus jamais parler du premier mari d'Elena, mais Michael suspectait ce dernier de communiquer de temps en temps avec sa fille en lui envoyant des lettres chez ses grands-parents (les beaux-parents de Michael n'avaient accepté leur nouveau gendre qu'à contre-cœur).

Quant aux parents de Michael, qui ne lui avaient jamais pardonné ce mariage, ils étaient morts quelques temps après les noces et, pendant plusieurs années, Michael, Elena et sa fille, qu'ils baptisèrent Meredith, avaient joui d'un bonheur intense. Voilà qui aurait constitué une bien belle histoire si les choses en étaient restées là. Mais leur bonheur avait vacillé la veille du jour où Meredith devait partir pour Oxford, grâce à une bourse obtenue par l'entremise de son père.

Elle était partie dire au revoir à ses grands-parents mais, à son retour, quelques minutes avant minuit, elle avait dit adieu à Michael en le regardant d'un air froid et rageur, et lui avait appris qu'elle ne voulait plus jamais lui parler ; elle avait toujours tenu parole, même l'année précédente, lorsque Elena avait rendu son dernier soupir après s'être débattue longtemps contre une pneumonie. Le temps qu'elle rentre d'Oxford, les funérailles avaient déjà eu lieu. Michael avait découvert après coup qu'elle était de retour à Vienne et qu'elle avait déjà commencé à travailler comme reporter-photographe. Mais elle n'était jamais revenue à la villa et n'avait jamais essayé de le contacter à l'Université. Quelques mois après la mort d'Elena, il avait vidé la maison qu'il chérissait tant et avait emménagé au cœur de Vienne.

L'appartement du centre ville avait été une sacrée trouvaille. Situé juste au nord de l'université, il était à peine moins grand que la villa. Mais pour Michael, il lui semblait bien plus spacieux, car les fantômes y étaient moins nombreux.

Michael avait maintenant très envie de partir à l'étranger et de baisser son pantalon pour montrer à l'université la face lunaire de sa personnalité. Mais s'il quittait Vienne, il pouvait dire adieu à ses cours, à ses recherches, à son budget ; d'un autre côté, il ne connaîtrait plus ces causes d'irritations qui n'avaient souvent rien à voir avec l'enseignement en soi mais plus avec la paperasserie qui l'entourait. Il pouvait également dire adieu à sa

carrière d'universitaire respecté, car sa crédibilité lui venait essentiellement de son titre de professeur à l'université de Vienne. Or, après le fiasco autour du Document d'Æthelbert, seul un laboratoire de recherches danois et le Ministère des affaires étrangères grec seraient vraisemblablement susceptibles de bien vouloir l'employer.

Mais la sauvegarde de sa réputation n'était pas la seule raison qui le poussait à rester à Vienne : il était convaincu que le cœur des hommes s'attache à certains endroits et qu'ils tissent avec ces lieux des liens plus forts que la peur, l'amour et même la mort. Vienne mise à part, il n'avait ressenti qu'une seule fois ce même tourbillon d'émotions : à Bayreuth, pendant son pèlerinage annuel au festival wagnérien.

Évidemment, il pensait aussi à toutes les acquisitions qu'il avait faites depuis son arrivée à l'université. Si les responsables de l'institution étaient assez incompetents pour laisser disparaître un document valant trois millions de dollars, alors le reste de sa collection avait l'espérance de vie d'une poule dans une renardière (il soupçonnait d'ailleurs que la disparition du Document d'Æthelbert allait comme par hasard coïncider avec l'encaissement d'une donation substantielle à l'université, envoyée par un généreux bienfaiteur anglais dont le chèque arborerait un sceau royal). Au moins, Michael pouvait se consoler à l'idée que l'envergure et la portée de ces livres et documents lui garantiraient que son nom figurerait en note de bas de page dans tous les périodiques consacrés à la recherche à paraître dans les cinquante prochaines années.

Ainsi, par exemple, si les États-Unis connaissaient l'existence d'au moins trois copies préliminaires de la Déclaration d'indépendance, seul Michael Langbein avait découvert le parchemin original - apparemment écrit au XVI^e siècle par un Hollandais vivant parmi les Iroquois - qui traçait les grandes lignes du document officiel et portait des annotations de Thomas Jefferson. Cette transaction avait suffi à convaincre l'Université de Vienne de financer le département de Littérature ancienne et Études historiques car la somme déboursée par les Américains

pour « récupérer » le fin papier fait d'écorce pilée avait permis de reconstruire la Bibliothèque centrale de Physique.

Ce cas de figure était resté unique durant les trois années de sa présence à l'université. Tous les autres documents avaient été conservés à la bibliothèque.

Parmi eux se trouvait une version antérieure de la Magna Carta, certainement la seule qui affirmait que les barons anglais avaient parfaitement le droit d'envahir l'Égypte. Ce n'était probablement qu'une tentative du roi Jean de calmer la noblesse et de garder la mainmise sur son pays, mais cette clause, qu'il n'avait d'ailleurs aucune intention de mettre en application, n'apparaît pas dans la version définitive - ce qui explique pourquoi les nobles ont finalement invité le roi Louis VII de France à chasser Jean du trône. En son for intérieur, Michael était persuadé que le maintien de cette clause aurait évité aux Anglais d'être réputés pour leur mauvaise cuisine.

Dix-huit mois plus tôt, il avait trouvé un parchemin rédigé par un certain Thiassus - un étudiant jusque-là inconnu du philosophe Parménide. Dans ce document, il présentait une version primitive de ce que le monde allait plus tard connaître comme la théorie de la relativité d'Einstein. Comme le point de vue de Thiassus apportait un éclairage nouveau à la théorie de Parménide - qui voulait que la réalité fût nécessairement immuable et uniforme, par opposition à la diversité changeante du monde quotidien des apparences - le philosophe le fit exécuter. Si cet étudiant avait vécu ne serait-ce que quelques années de plus, jusqu'à l'apogée des atomistes, la confrontation de leurs théories aurait pu avancer l'avènement de la cosmologie de deux cent ans.

Si ces documents composaient l'essentiel de la collection de Michael, la Ballade d'Uppsala en était le joyaux.

La Ballade d'Uppsala apparaissait comme le plus petit, le plus cher et le plus étudié de tous les trésors de Michael. Ce texte, dont l'encre avait passé, avait été tracé sur un bout de parchemin d'à peine quinze centimètres sur vingt. Il avait reçu le nom de « ballade » parce qu'il adoptait une forme poétique populaire

dans l'Islande du XII^e siècle : six strophes de quatre vers. On retrouvait le contenu de la Ballade dans trois autres documents, notamment dans le Codex d'Uppsala, dont elle empruntait le nom prestigieux alors même que leur lien de parenté restait à établir. Rédigé sur du parchemin dans le premier quart du XIV^e siècle, le Codex était l'un des manuscrits les plus importants de l'Edda en prose de Snorri Sturluson, œuvre cruciale pour deux raisons : premièrement, l'Edda était considérée comme le récit amélioré des mythes fondateurs des Islandais, des Norvégiens et des Germains ; deuxièmement, Michael Langbein nourrissait une passion dévorante pour l'Edda.

Sur les trois documents reprenant le contenu de la Ballade, seul le Codex restait accessible à Michael. La raison en était simple : il n'avait pas essayé de mettre la main dessus (au sens propre) avant de recevoir son titre de professeur d'université et d'y avoir été formellement invité. Par un coup de chance, le jour où il avait posé les yeux sur la Ballade, il avait remarqué que l'écriture était identique à celle du Codex. Malheureusement, l'archéologue amateur (comprendre : le contrebandier) qui se proposait de la lui vendre était un homme éduqué qui connaissait son affaire.

Il fallut à Michael moins d'un instant pour accepter la transaction, quelques secondes de plus pour signer son chèque et plusieurs jours - même avec le concours de ses collègues de l'Université de Reykjavik - pour expliquer au Directeur administratif de l'Université de Vienne pourquoi il avait payé six virgule deux millions de dollars pour un poème minable écrit sur un parchemin en lambeaux de la taille d'un kleenex.

Ce document se distinguait tant par sa forme que par son contenu. Une ballade était une improvisation de quatre vers utilisant des mots de tous les jours sur un rythme relâché - forme qui allait à l'encontre de tous les usages et autres règles de versifications. Or Sturluson détestait ce genre de poésie et avait même rédigé dans son Edda une section consacrée aux usages des formes poétiques, assortie d'une mise en garde selon laquelle tous les écrits historiques et la compréhension des mythologies

seraient perdus si ces formes venaient à être négligées, ou pire, à disparaître.

La présence d'éléments de l'Edda en prose (qu'ils soient simplement évoqués ou adaptés) dans la Ballade d'Uppsala ne pouvait être interprétée que si l'on savait à quelle période cette dernière avait été rédigée : si elle était contemporaine du Codex, alors l'image que l'on pensait avoir de Sturluson devait être entièrement révisée ; si elle était antérieure ou postérieure, on pouvait simplement l'attribuer aux efforts d'un quelconque aspirant poète. L'écriture étant identique sur les deux documents et les analyses ayant révélé qu'ils avaient été écrits sur un parchemin de même nature et datant de la même époque, une telle conclusion avait été écartée.

Malgré le coût astronomique de l'opération, Michael aurait pensé que, grâce à la Ballade d'Uppsala, son département obtiendrait un financement définitif. Cependant, moins d'une semaine après la découverte du document, l'Université avait recruté un jeune prodige des mathématiques à peine en âge de voter. Comme l'Université cherchait à faire la promotion de sa Bibliothèque centrale de Physique flambant neuve, le nouveau professeur devint la vedette du moment - et Michael, avec son kleenex à sept chiffres, tomba rapidement dans l'oubli.

Tout cela avait eu lieu plusieurs mois auparavant, mais les conditions générales dont dépendaient son futur ne s'étaient guère améliorées. Michael devait enseigner jusqu'à la fin de l'année puis, si on les lui confiait comme il l'espérait, il s'occuperait des deux sessions d'été, ce qui lui donnerait les moyens de s'offrir le voyage à Bayreuth en août. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il devait décider de son futur. À l'étranger, il pourrait continuer ses recherches tranquillement, mais il perdrait les ressources d'une institution qui le soutenait et, même s'il avait souvent voyagé, il avait toujours su qu'il retrouverait son poste à son retour. À Vienne, à défaut d'être

complètement heureux, il était installé et il aimait son travail.

Michael soupira et s'enfonça un peu plus profondément dans son fauteuil. Il avait trop de bonnes raisons, trop de motifs de vouloir rester jusqu'à sa titularisation. D'ici là, il devait s'assurer que son département continue d'exister, et ce rendez-vous proposé par le Président lui semblait la meilleure occasion de le faire. Il ramassa la lettre et la parcourut des yeux à la recherche de l'heure à laquelle il était convoqué, puis laissa échapper un grognement. La réunion avait déjà eu lieu - quatre heures plus tôt.

Assis là, dans son vieux fauteuil élimé, il contemplait sa vue préférée : un panorama de la ville et des collines de Vienne et, au loin tout à droite, un aperçu du Danube. Il froissa la lettre et la jeta contre la fenêtre.

Quand il en eut marre de se tourner les pouces et de mariner dans son jus, il jeta un regard vers le bureau où l'attendait l'enveloppe couleur prune et le ticket orange. Puis il se décida.

Il attrapa sa veste et l'invitation dans un même mouvement, ouvrit la porte et partit avant d'avoir eu le temps de changer d'avis.